

LE MASSACRE DE L'ISLE AUX OIES

C'était en 1655. Les Iroquois se promenaient en maîtres dans les forêts qui bordaient le fleuve St-Laurent depuis Lachine jusqu'au Saguenay. Dans ce temps là nos ancêtres passaient la nuit dans les Forts et le jour ils travaillaient au champ, le fusil à l'épaule.

Un de nos grand'pères Jean Moyen était établi dans l'isle aux Oies, voisine de l'isle aux Grues, à douze lieues en bas de Québec. "Du moins ici les Iroquois ne viendront point nous trouver," se disait Monsieur Jean Moyen qui fit faire des travaux considérables sur cet isle où vivait aussi un Monsieur Macart. Mais les Iroquois humiliés d'avoir été repoussés avec perte à Montréal et à Trois-Rivières, voulurent se venger sur les colons isolés. Ces rusés Iroquois choisirent le jour de la Fête-Dieu, sachant que ce jour là tous les hommes forts et vigoureux se rendaient de toutes les parties de la colonie à Québec où la fête était célébrée avec une grande solennité. Tous les hommes de M. Moyen étaient parties avec la marée montante pour se rendre à force de rames à la procession.

Les iroquois viennent se cacher la nuit précédente dans les grands foins qui couvrent cet isle, et il attendent le moment favorable à leur sinistre dessein. Ils virent les engagés partir. Comme des serpents, ces iroquois glissent à travers les champs, s'approchent de la maison, entendent M. Moyen qui lisait à haute voix les prières de la messe à sa femme et à ses enfants, rampent au bas de chaque fenêtre et près des deux portes de la maison. Tout-à-coup un cri strident perce l'air: deux secondes plus tard M. Moyen, sa femme et ses deux filles Eliabeth et Marie sont aux mains des barbares. Pendant que l'un d'eux enfonce son couteau dans la poitrine de Monsieur Moyen un autre lui crève les yeux pour l'empêcher de se défendre pendant qu'un troisième de sa hache lui coupait les bras. Ils ne le frappèrent point sur la tête pour ne point le priver du sentiment de la douleur. Chaque guerrier iroquois, selon la coutume lui fit une blessure; l'un lui coupa le nez, l'autre une oreille; un troisième l'entendant prier, lui coupa les lèvres et lui brisa les dents pendant que le chef se réservant la meilleure partie, lui arrachait la langue pour la faire rôtir au feu de la cheminée et la manger devant les yeux de son épouse et de ces filles en disant: elle est bonne, la langue de ton homme. Quand M. Moyen s'affaissa sur le plancher pour rendre sa belle âme à Dieu, toutes les parties charnues de son corps étaient déjà dans la poêle à frire.

Puis vint le tour de Madame Moyen à qui on avait lié les bras et qu'on avait forcé d'être témoin

du martyre de son mari. Elle se tenait debout, silencieuse — les grandes douleurs sont muettes — les yeux fixés sur le crucifix d'ivoire seul héritage que sa mère lui avait laissé quand elle avait quitté son pays natal, sa chère France. Ses deux petites filles qu'on n'avait pas encore molestées, se tenaient cramponnées à ses habits, tremblant de tous leurs membres et ne pouvant trouver pour soulager leur douleur d'autres mots que cette courte mais sublime exclamation; Maman! Maman! Maman! Maman!

Lorsque les Sauvages séparèrent violemment ses deux filles de leur mère, celle-ci leur fit signe de les tuer avant elle car elle craignait pour ces deux jeunes épouses du Christ quelque chose de pis que la mort: l'une avait huit ans et l'autre douze. Les deux enfants s'arrachant des bras de ces assassins, vinrent se jeter au cou de leur mère, en criant Maman! Maman! Un tressaillement nerveux fit frissonner tout le corps de cette mère, deux larmes brûlantes tracèrent un sillon sur ses joues décolorées. Elle donna un dernier baiser à ses deux autres "elle-même" en disant: Jésus, pardonnez-moi mes offenses comme je pardonne à mes bourreaux. Nous vous aimons Jésus et voulons vous aimer pendant toute l'éternité.

Les sauvages lui firent comprendre qu'il ne fallait pas tuer ses enfants. Ah! répondit-elle; voici mon corps, tranchez-le et brûlez-moi vive si vous voulez, mais je garde mon âme que vous ne saurez me ravir et veux garder celle de mes enfants, puis d'un ton suppliant, elle ajouta: faites-nous la grâce de nous brûler toutes trois ensemble, puis ses yeux se fixèrent sur son grand crucifix d'ivoire. Les barbares commencèrent à danser autour d'elle, plongeant leurs couteaux dans ses chairs vives, brûlant ses yeux, lui arrachant l'un après l'autre les bras, mais *Stabat*, comme sa modèle comme la Mère des douleurs au pied de la Croix de son divin Fils, elle était debout, silencieuse, son cœur d'épouse et de mère est tellement noyé dans un océan de douleur que son corps paraissait insensible aux tortures qu'on lui infligeait. Enfin un de ses bourreaux l'assomma d'un coup de massue. Puis on se hâta d'enlever la chevelure à nos sublimes martyrs et deux sauvages prenant chacun une des enfants sur son épaule, toute la bande se dirigea vers les canots cachés dans les joncs et alla se réfugier dans les forêts ténébreuses des Caps.

Nos lecteurs, je n'en doute pas, ont souffert en lisant ce récit et plusieurs fois ont dit, quels hommes cruels que ces Iroquois! Quels monstres altérés de sang! C'est vrai, amis lecteurs, mais rappelons-nous bien que nos ancêtres les Goths de même que les anciens Romains, et tous les peuples séparés du